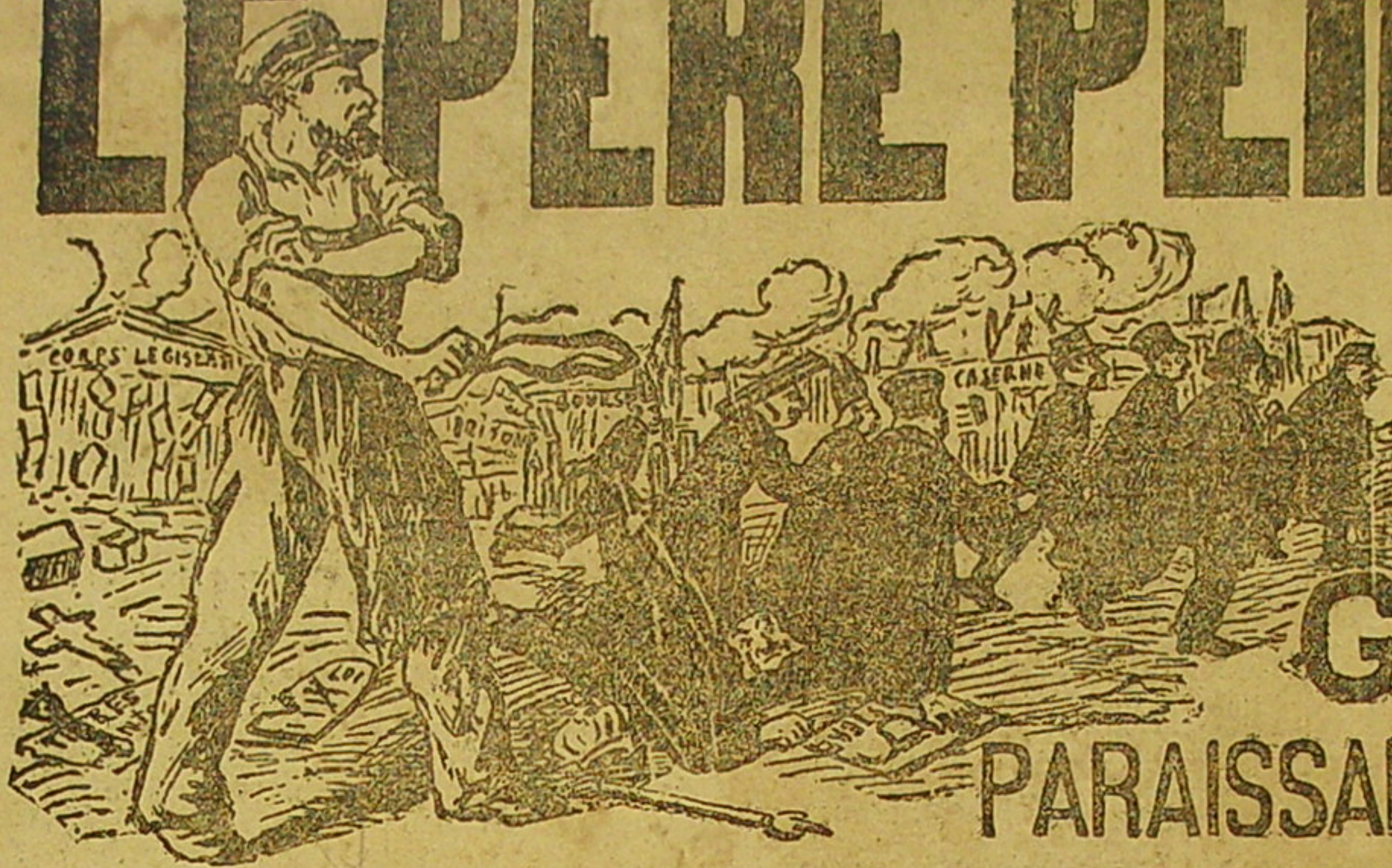


# LE PÈRE PEINARD



Reflets

d'un  
**GNIAFF**

PARAISSANT LE DIMANCHE

ABONNEMENTS France  
Un an..... 6 fr.  
Six mois..... 3 —  
Trois mois..... 1 fr. 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION  
123, Rue Montmartre. 123, PARIS

ABONNEMENTS Extérieur  
Un an..... 8 fr.  
Six mois..... 4 —  
Trois mois..... 2 —

## Révolvérisation ratée d'un galeux royal

LES AFFICHES DU PÈRE PEINARD

## pour la foire aux conseils cipaux



### Un galeux raté !

Le galeux, pustuleux et ordurier prince de Galles vient d'avoir une fou-tue chiasse !

L'autre jour, sur l'avis d'une mère maquerelle lui annonçant qu'elle avait à sa disposition de la chair fraîche de gosses et de gosselines, le porc s'embarqua à Bruxelles.

A peine sa répugnante Saignerie était-elle installée dans son wagon-salon qu'un petit gas d'une quinzaine d'années prenait pour cible sa tête de cochon et lui déchargeait un coup de revolver sur le groin.

L'arme était de pacotille et le petit gas d'une maladresse carabinée, — si bien que le prince de Galles en fut quitte avec la chiasse !

Par contre, si le porc royal en a été quitte à bon compte, autant ne peut s'en dire du fiston qui l'a raté, — une petit fieu nommé Sipido : vingt-cinq rous-

sins lui sont tombés sur le râble et l'ont trimballé au bloc avec la brutalité coutumière à la pestaille de tous les pays.

Et alors, on a eu un écœurant spectacle !

La veille de la revolverisation ratée du prince de Galles, quasiment tous les Belges braillaient que le châtement pendait au nez des dirigeants anglais qui ont manigancé la guerre contre le Transvaal.

Le lendemain, savez-vous, tous les types avaient retourné leurs vestes !

Ils avaient tous la larme à l'œil, — et tous maudissaient Sipido.

Sipido, c'est le petit gas qui a eu le culot de s'en prendre au galeux héritier du trône d'Angleterre.

C'est presque un enfant !

Et l'on songe à tous les gosses que cette pourriture vivante qu'est le prince de Galles a violés dans sa vie !

On parle de Vacher comme d'un monstre horrible.

Bien plus monstrueux et plus réellement crapuleux que le tueur de pastoures est le galeux royal.

Cet ogre ne tue pas les pauvrets qu'il martyrise, — mais c'est tout comme !

Seulement, il est de race royale... tout lui est permis.

Comme de juste, les socialos du P. O. n'ont pas été en retard pour renier Sipido, — malgré qu'il fût des leurs, puis-

qu'il était affilié aux « Jeunes Gardes socialistes ».

Il n'y a pas à s'épater de l'attitude des grands chefs du socialisme autoritaire. Les hirbes sont toujours pareils ! Dès que les actes prennent les devants sur la théorie, les pontifes du P. O. se rentrent dans leurs coquilles et, loin de se taire (ce qui ne serait qu'un manque de raisonnement), ils s'empressent de désapprouver (ce qui est une marque de lâcheté).

Cette pleuterie des chefs socialos a bougrement servi la gouvernance : elle lui a permis de faire fiche au bloc tous les petits camarades de Sipido, — qui, du coup, ont été bombardés complices !

Les chats-fourrés belges, qui sont au moins aussi andouilles que nos enjuponnés et qui connaissent sur le bout du doigt les complots qu'a racontés Alexandre Dumas, s'étaient imaginés qu'un « groupe de conspirateurs » avait décidé l'attentat et que, pour savoir qui ferait le coup, on avait tiré à la courte paille.

C'était tellement bête que tous les innocents arrêtés après Sipido, — sous prétexte de complicité, — ont dû être relâchés.

Mais, tonnerre de Brest, il est certain que si les socialos belges avaient eu une meilleure attitude, les enjuponnés auraient hésité à faire leurs râbles. — ils



auraient craint de légitimes protestations.

... n'ont plus eu d'hésitation quand ils ont vu le P. O. agoniser Sipido de sottises!

Pourquoi donc les grosses légumes du socialisme n'ont-ils pas expliqué qu'en poussant à la guerre contre le Transvaal, le geuleux prince de Galles a encouragé à tirer sur lui?

Il y a belle lurette (au temps où il trimardait en Galilée et vivait sur le commun) que Jésus a expliqué le fourbi: « Quiconque se sert de l'épée périra par l'épée! »

Certes, le prince de Galles est trop foireux pour payer de sa personne et aller se battre lui-même, — mais il encourage les autres à aller se battre, — c'est encore plus crapule!

Et Sipido lui a appliqué les préceptes formulés par Jésus!

Voilà ce qu'auraient dû expliquer, — avec bongrement de fioritures, — les socialos belges!

Pourquoi ne l'ont-ils pas fait?

Parce qu'ils sont surtout des politiques!

## Affiches du Père Peinard au populo

Le 6 mai auront lieu, aux trente-six coins de la France, les élections pour le renouvellement des conseillers municipaux.

C'est une occasion à ne pas rater, nom de dieu, pour expliquer aux votards que les élections sont de la couille en bâton.

D'ailleurs, on ne doit jamais rater une occas de mettre son grain de sel dans les discussions: que ce soit une grève, une manifestation quelconque, une élection ou autre chose, les copains qui ont à cœur de faire de l'agitation et de la propagande doivent en profiter pour exposer leurs idées.

En temps d'élections il s'agit de prouver aux enrégés de votaille que le suffrage universel est un sacré cataplasme inventé par les dirigeants pour nous faire confire en paix dans la mistouffe et pour faire durer indéfiniment la pourriture actuelle.

Il faut leur prouver que quels que soient les bidards qui décrochent la timballe, — que se soit des socialos en place de bourgeois — la société capitaliste ne s'en trouve pas ébranlée.

Puis encore, leur expliquer que les rouages de l'Etat, tant ceux du gouvernement central que ceux du petit et impuissant gouvernement communal, — sont non à améliorer, — mais à démantibuler.

La Chambre des députés, le Sénat, les Conseils généraux et municipaux, sont les piliers de l'ordre actuel et à les étayer de son vote on ne fait que donner son appui au régime bourgeois.

Le bon joint est de préparer, — en dehors des cavernes gouvernementales, — dans les syndicats, les groupes corporatifs, les groupes d'affinité, partout enfin!... le chambardement nécessaire pour que puisse éclore la société nouvelle.

Voilà, à la six-quat-deux, ce que les copains doivent expliquer aux bons bougres encore embrenés de votaille.

— 0 —

En ce qui le concerne, le Père Peinard ne va pas rater le coup: il va se fendre d'une affiche anti-votarde qui pourra être placardée partout, — sans timbres et sans qu'il y ait besoin d'aucune formalité, — et ça, grâce au truc de la candidature pour la frime.

Puisqu'il est permis à un candidat de placarder des affiches sans timbres, pourquoi ne pas profiter de la binaise et, en se bombardant candidat pour la forme, expliquer que le suffrage universel est une sacrée mystification et une musellère à prolos.

Or, pour les élections municipales y a pas besoin que le candidat fasse une déclaration préalable: d'autre part le même type peut être candidat dans plusieurs patelins à la fois.

Donc, ça va tout seul: le Père Peinard profitera de la liberté accordée aux autres candidats, — il se fendra d'une affiche qui pourra être placardée partout, sans formalités aucunes.

Les affiches sont un riche moyen de mettre les idées à la portée de tout le monde.

Les Jean-foutres de la haute le savent, aussi, ont-ils pris la précaution de mettre sur ce mode de propagande un sacré impôt, de façon que les pauvres ne puissent qu'avec difficulté se payer des affiches.

En période électorale seulement, alors qu'il s'agit de monter le bobéchon au populo, de lui faire approuver la mistouffe qu'il endure et de lui faire choisir des maîtres, — alors pour monter le cou aux votards, les affiches sont affranchies d'impôts.

On serait de fichues bêtes si on ne profitait pas de la circonstance.

— 0 —

En ce qui le concerne, le Père Peinard va se fendre d'une affiche du

### PERE PEINARD AU POPULO

qui sera contenue dans le numéro portant la date du 29 avril.

Ce placard sera grand comme la moitié du journal, tiré sur papier de couleur, — ce qui permettra de l'afficher sans arias.

Il serait chouette de pouvoir en faire des mille et des mille, de ces affiches anti-votardes, de façon à pouvoir en tapisser à foison les murs des villes et les arbres de compluches.

Mais, mille marmites, c'est le pognon qui manque!

Il s'agit donc de s'aligner en conséquence: aux copains qui voudront en afficher dans leur patelin, les affiches du

### PERE PEINARD AU POPULO

seront expédiées à raison de 2 francs le cent.

Les camarades qui en désireront feront bien de ne pas attendre au dernier moment afin qu'on ne soit pas pris au dépourvu.

Et foutez, avec de l'initiative, ça ronflera.

## Comment Girier-Lorion

### a été au bain

Puisque le paquet de saindoux rance, qui répond au nom de Delory — maire de Lille, — a encore le cynisme de tenter une impossible justification de sa conduite dans l'affaire Girier-Lorion, je vais, aussi succinctement que possible rappeler les faits.

Et Delory se taira, — comme il s'est toujours tu, chaque fois que j'ai rappelé son infamie.

Aujourd'hui, je vais m'étendre un peu, être excessivement précis, afin de mettre chacun en mesure de clouer le bec à Delory, en lui rappelant combien fut méprisante la façon dont il se comporta vis-à-vis de Girier-Lorion.

Ces événements sont vieux de dix ans, — ceux qui y furent mêlés de près sont rares, — aussi est-il nécessaire de les fixer définitivement, afin qu'ils ne tombent pas dans l'oubli ou n'acquiescent pas le flou presque aussi préjudiciable à la vérité que l'oubli complet.

— 0 —

Quand Girier-Lorion arriva dans la région du Nord, en 1889, il avait à son actif plusieurs condamnations pour délit de parole et, afin de s'éviter des démêlés avec les justiciards, il fit peau neuve et se créa un nouvel état-civil sous le nom de Lorion.

Très actif, excellent orateur, son ardente propagande porta vite ombrage aux grands lamas du guesdisme.

Sur ces entrefaites, diverses manifestations se produisirent, au cours desquelles Lorion paya de sa personne, mais, n'ayant pas été arrêté sur le champ il put se sauver et fut condamné par défaut.

Confiant dans sa chance et son audace Lorion alla s'installer au Havre et, sous un nom nouveau, il continua sa propagande, — et aussi son petit commerce de marchand forain.

Ceci se passait au milieu de 1890.

Le 24 août, le « Cri du Travailleur » de Lille, journal hebdomadaire dirigé par Delory, imprimait une saleté dont voici quelques extraits:

### QU'EST LORION ? QUI A VU LORION ?

Nous avons appris de source certaine ce

qu'est et où habite Lorion, ce matamore de l'anarchie dont tout le monde connaît la fameuse équipée dans notre région et le rôle suspect qu'il joua dans l'affaire du journal « la Dépêche ».

Eh bien voici des renseignements certains qui nous donnent les motifs réels de l'introuvable de Lorion. Cet individu est anarchiste... mais anarchiste de gouvernement: il est de la race des Pourbaix et des Brenin. (1) En voici bien la preuve, par la lettre suivante, que nous avons reçue et qui édifiera nos lecteurs sur le rôle du triste individu en question:

« Citoyen, je vous affirme que le pseudo-anarchiste Lorion est un agent provocateur... il opère au Havre actuellement. Je vous tiendrai au courant des nouvelles pouvant intéresser le parti socialiste. « Salut fraternel. — X. »

Quel était ce X... dont Delory publiait la lettre, — en l'agrémentant de commentaires prouvant qu'il partageait l'opinion que cet individu avait de Lorion?

Un individu qui se faisait appeler BOISLUISENT et parcourait la région du Nord en se donnant comme socialiste et... placier en vins!

Delory a dû avouer lui-même que ce personnage était louche et qu'il le reçut froidement à son passage à Lille.

Mais, le jour où le « Boisluisant » s'avisa de traiter de mouchard un anarchiste, Delory fut réconcilié avec lui.

C'est de Bruxelles où cet individu — aussi méprisable que Delory — était allé « pour ses affaires » qu'il lança sa calomnie contre Girier-Lorion: le misérable expédia, dans la région du Nord, aux rédactions de journaux, aux socialistes et révolutionnaires en vue des cartes postales, d'identique libellé, accusant Lorion d'être un mouchard.

A mon su, une dizaine (au moins) de ces cartes postales parvinrent à destination. Tous ceux qui les reçurent — quelles que fussent leurs opinions, — en firent le cas que méritent ces malpropretés.

Seul, Delory fut assez sale pour utiliser la dénonciation: il publia la carte postale — en supprimant la signature qui eut rendu l'infamie suspecte — et, pour faire bien sienne la dénonciation, il l'agrémenta de commentaires.

— 0 —

Lorion, réfugié au Havre, eut connaissance de l'ignominie de Delory. Il n'en fut nullement étonné, — sachant de quoi est capable un guesdiste dont a contre-carré l'ambition — et il résolut de ne pas rester sous telle accusation: il prit le train pour Roubaix, y arriva incognito, réussit à s'y cacher une huitaine et organisa, avec le concours des camarades, une grande réunion contradictoire à la quelle il conviait les misérables qu'il tenait pour ses accusateurs: Carrette et Delory.

La police eut vent de l'arrivée à Roubaix de Lorion-Girier et, après trois jours d'infructueuses recherches elle découvrit son refuge.

Lorion avait trouvé asile dans un estaminet où, au premier étage, le patron louait des chambres en meublé. L'escalier, véritable échelle, aboutissait droit à la porte de la chambre de Lorion, après un étroit palier d'un mètre carré.

Lorion était sur la défensive. Lorsqu'il entendit le traditionnel: « ouvrez, au nom de la loi! » il eut vite pris une décision: il ouvrit et, un revolver de

(1) Un mot, à propos de ce Brenin, mouchard célèbre en Saône-et-Loire et qui opéra à Montceau-les-Mines vers 1884: ce Brenin était un membre du Parti ouvrier, donc, un brave guesdiste. Mais, comme à en croire Guesde, il n'y a de mouchards que parmi les anarchistes, le jour où Brenin fut brûlé, en quarante-huit heures, nos bons jésuites rouges l'avaient étiqueté « anarchiste ».

Et depuis lors, la légende n'a fait que s'enraciner: le mouchard Brenin est proclamé « anarchiste » — et Guesde (qui sait on ne peut mieux que Brenin était un de ses disciples) en a conclu que TOUS les anarchistes sont des mouchards.



chaque main, il fonda sur les policiers, tira sur eux, les bouscula et leur passa sur le corps.

Le malheureux se trouvait dans une situation excessivement fautive !

S'il se fut laissé arrêter, le méprisable Delory n'eût pas manqué d'imprimer dans son immonde « cri » que « Lorion, de mécho avec la police, avait été arrêté au bon moment, pour s'éviter une confrontation désagréable en réunion publique... »

Lorion était donc acculé à se battre : il n'avait plus qu'un moyen de prouver qu'il n'était pas un policier, — c'était de les prendre pour cible !

Son audace manqua réussir ! Un des policiers fut blessé par le pauvre camarade, tandis que l'autre roulait dans l'escalier... Sans perdre son sang-froid, Lorion enjambait les deux vermines et se mettait à galoper dans la direction de la frontière, — il fut arrêté à cinq ou six cent mètres des poteaux indiquant la Belgique !

Quarante-huit heures après, il était transféré à Lille.

Et, pour rester dans la note, le « Cri du Travailleur », dans le numéro qui suivit, blaguait agréablement Lorion qui, armé de deux revolvers, n'avait réussi à tuer personne, — donc le camarade était bien un mouchard !

—o—

L'infamie continuait ! Quelques jours après, celui qui écrit ces lignes se rendait à Lille et, au nom de nombreux camarades de Paris, allait trouver Delory pour lui demander des explications.

Ce méprisable individu tenait alors un estaminet — c'est grâce à l'estaminet que, dans le Nord, tous les politiciens socialistes ont fait leur chemin : Carette, Basly, Delcluze, Delory, etc.

L'estaminet de Delory, doublé de l'imprimerie du « Cri du Travailleur » était alors installé (si mes souvenirs sont exacts) rue de Béthune : sur le devant, l'estaminet et, au fond, l'imprimerie.

J'indiquai le motif de ma visite et on alla chercher Delory qui vint, — un peu effaré ! — escorté des typos de l'atelier. Ceux-ci, en rang d'oignon, s'alignèrent au mur, « protégeant » le patron.

Je n'ai souvenance que de la physionomie de l'un d'eux : une tête de russe, front large, traits anguleux, — celui-là ne doit pas être une foutue bête !

Qu'est-il devenu ? Que sont devenus les autres ?

J'espère que, si besoin était, ils se retrouveraient (s'ils vivent encore) pour confirmer la véracité de mes dires.

Notre dialogue avec Delory fut bref, — autant que haineux :

Je me bornai à lui expliquer que j'arrivais de Paris, au nom des camarades, non pour discuter avec lui la valeur des accusations de mouchardage qu'il avait lancées contre Lorion-Girier, mais simplement pour lui demander sinon communication de la lettre dont il avait publié une partie, au moins pour en avoir une photographie.

A ce moment, j'ignorais tout de l'auteur de la dénonciation, — cela va sans dire !

Delory me répondit que la LETTRE était signée, qu'elle était longue D'AU MOINS UNE DIZAINE DE PAGES, que l'auteur acceptait la responsabilité de ses accusations.

« Mais, ajouta-t-il, je ne puis prendre sur moi de vous donner son nom ; je dirai au comité de rédaction que vous êtes venu et on avisera.

— Au moins, dites-moi d'où part la dénonciation ?

— La LETTRE vient de Bruxelles.

En insistant un peu, j'obtins que, lorsque le fameux comité de rédaction aurait « avisé » il me donnerait connaissance de la lettre de dénonciation.

C'était l'affaire d'une huitaine...

Et j'attends encore !

Que je relève, de suite, quelques-uns des mensonges de Delory : ce ne fut pas, par une lettre que le misérable reçut la dénonciation, mais par une carte postale, publiée presque in-extenso, — donc Delory mentait lorsqu'il m'assurait que les faits allégués contre Lorion tenaient AU MOINS UNE DIZAINE DE PAGES.

—o—

Quelques semaines après, le 17 décembre 1890, Lorion était condamné à dix ans de travaux forcés par la cour d'assises de Douai.

Et les guesdistes du Nord — quoique avec moins d'aplomb — n'en continuèrent pas moins à le traiter de mouchard !

Moins de quinze jours après, le 28 décembre 1890, les camarades de Lille organisaient une réunion publique et y convoquaient la bande à Delory ; il s'agissait d'avoir enfin des explications sur le cas de Lorion-Girier et de savoir, sur quoi s'élevaient les accusations lancées contre lui.

Inutile de dire que Delory s'abstint de paraître à cette réunion.

Il envoya un pauvre naïf, ancien administrateur du « Cri du Travailleur » qui avait espéré, escorté de quelques braillards collectos, troubler la réunion et, grâce au tapage, esquiver les explications.

La manœuvre n'eut aucune réussite et force fut au sous-ordre de Delory de débaler les fameuses preuves de la mouchardise de Lorion :

Pressé de questions, ne sachant comment se dépêtrer, le sous-Delory avoua que la seule preuve possédée par les guesdistes, contre Lorion, consistait en une carte postale, signée du nom de BOISLUIANT.

Interrogé sur le point de savoir quelles étaient les relations de ce Boisluisant avec les collectos, le porte-parole de Delory avoua qu'ils ne le connaissaient pas. Mais, comme la carte postale accusait Lorion, ce devait être véridique et on s'était empressé de publier l'infamie.

Ceci est déjà passablement ignoble ! Voici pire :

Quelques semaines après avoir reçu la carte postale dénonciatrice, Delory recevait une seconde carte postale, de la même écriture que la première, — donc du même individu, — toujours signée BOISLUIANT.

Le Boisluisant déclarait s'être trompé en accusant Lorion et, pour réparer son infamie, dans la faible mesure du possible, il demandait une rectification dans le « Cri du Travailleur. »

Cette deuxième carte postale fut jetée au panier, — avec autant d'empressement qu'avait été publiée la première !

Toutes ces vilénies furent racontées, avec une inconscience superbe, par le sous-ordre de Delory, à la réunion de Lille.

Et tous les assistants, — même les militants du Parti Ouvrier, — en furent tellement écoeurés que ces derniers présentèrent un ordre du jour dans lequel il était dit que « dorénavant le Parti Ouvrier ne lancerait une accusation contre un révolutionnaire que lorsqu'on aurait contre lui des preuves certaines de sa vilénie. »

C'était un désaveu formel des saletés insérées par Delory dans le « Cri du Travailleur. »

Ce qui n'empêcha ce triste paquet de saindoux de clabauder en sourdine, pendant dix ans, qu'il y avait tout de même de graves présomptions contre Lorion.

Aujourd'hui, le malheureux camarade est mort, après la plus effroyable agonie qu'il soit possible, et le responsable de son martyre, — le crapuleux Delory, — n'a même pas la pudeur de se taire !

—o—

Me voici au bout de ma démonstra-

tion : j'ai prouvé que l'initiateur de l'affaire Girier-Lorion a été Delory, — calomniateur, menteur, jésuite !

Et il ressort des faits que si Lorion est mort au bagne c'est parce que Delory l'y a poussé par les épaules.

Ce n'est pas la première fois que je raconte l'infamie de Delory, — et jamais le triste individu n'a protesté.

S'en avisera-t-il enfin ?

J'attends avec confiance, — ce me sera une occasion de lui redire tout le dégoût et le mépris qu'il m'inspire.

EMILE POUGET.

## HORREURS MILITAIRES

### BARBARIE DE GRADÉS

Il est entendu que les gradés sont farcis d'amabilité pour les simples troubadés.

A preuve l'enquête que vient de faire manigancer le massacreur Gallifet, à Meaux, au sujet du sous-off Priou, dont j'ai, la semaine dernière, raconté les brutalités et qui, non content d'envoyer des gnons aux troubadés, s'est offert le luxe d'administrer un coup de sabre à un truffon.

Comme ça a fait du potin, il fallait y foutre un bouchon.

Pour ça y a rien de tel qu'une enquête !

Et ça n'a pas traîné, nom de dieu ! Voici déjà que l'agence Havas déclare qu'après enquête, le colon a établi que les faits sont, non seulement exagérés, mais encore complètement dénaturés.

Pardienné ! C'est le soldat Dabel qui, pour faire une muflerie au sous-off Priou, s'est lui-même fendu la tête contre le sabre de ce loyal gradé.

C'est bien ainsi que les choses se sont passées. Le sous-off Priou l'a déclaré au colon.

« En commandant la manœuvre de feux de salve par peloton, je m'approchai du soldat Dabel pour rectifier sa position ; j'avais mon sabre sous le bras droit et, accidentellement, le pommeau heurta Dabel à la nuque.

Dabel ne pipa pas un mot, ne se plaignit pas. C'est seulement en repassant dans les rangs que je m'aperçus que Dabel avait une goutte de sang près de l'oreille ; je l'invitai à aller à aller à la fontaine, puis ensuite à l'infirmerie.

Quand je vous le disais que Dabel s'est blessé pour faire une roserie au sous-off !

Ouel sacré garnement ! Aussi quand il sera sorti de l'infirmerie, — car il y est toujours — on lui en fera voir des vertes et des « as mûres.

On lui apprendra à se fendre la tête pour dire ensuite que c'est les chefs qui l'ont blessé.

Ah, mon cochon, gare à ta peau ! Si tu ne la laisse pas au régiment, tu auras de la veine.

Il paraîtrait que cette garce d'enquête n'est pas définitive : le colon de Priou a été gaffeur, — il a voulu trop prouver !

Donc, on va repiquer à l'enquête, — mais se sera le même bateau, — avec un peu plus de jésuitisme !

Bast, je suis bien tranquille sur le sort de Priou. Il s'en tirera sans anicroche.

Peut-être lui flanquera-t-on une réprimande, — non pour sa brutalité, — mais parce qu'il a onéré si maladroitement que des protestations se sont produites dans les journaux.

Ca, c'est son vrai crime : il est coupable d'avoir attiré l'attention des pékins sur ce qui se passe à la caserne.

Il n'est pas interdit aux gradés d'être brutaux, — il leur est défendu d'être maladroits !

—o—

Il n'y a foutre pas qu'à Meaux où les sous-off tanbourinent sur le cuir des simples truffons, — ça se passe un peu partout, — entre autres à Epinal d'où



un bleu m'envoie la babillarde suivante :

Père Peinard,

Il y a quelques jours on a réformé, sans pension, un bleu nommé Boulay, du 4<sup>e</sup> chasseurs à cheval qui avait eu une énorme tumeur au côté, à la suite d'un coup de pied de son brigadier.

Le pauvre gas a été réformé sans le voir, — tellement on craint la publicité !

Le cabot va s'en tirer avec une vingtaine de jours de prison. Si c'eût été le contraire : si le troubade eût collé un coup de pied au cabot, — c'était pour le bleu le conseil de guerre et, peut-être la condamnation à mort !

Sans commentaires ! ...  
Et de deux : l'autre dimanche il y avait bal masqué au marché couvert et un sous-off en a profité pour ouvrir, d'un coup de canne plombée, la guenle d'un officemar que l'on a transporté dans une pharmacie.

Tant que les gradés ne feront que s'assommer entre eux, ça ira bien.

Comme de juste l'affaire va être étouffée : il faudrait sévir contre un officier, à cause du déguisement, — on n'ose pas.

Ah, si c'était un soldat, il passerait au conseil de guerre comme ces deux bleus du 149<sup>e</sup> qui, prenant leur première garde, ont régalé les anciens. Ils sont allés boire une chopine à cinquante mètres de leur poste, — conseil de guerre !

Au même régiment, à la 12<sup>e</sup> compagnie, il existe un merdeux de sous-lieutenant, R..., une brute qui, après une marche très fatigante, au cours de laquelle un homme était tombé, d'esquintement, engueula ses troubades et leur dit « il les ferait crever » et que, s'il le fallait, il emploierait les procédés des compagnies de discipline.

Ah fichtre, le staffe n'était pas à court de menaces.

Tout de même, il pourrait trouver à qui parler.

Un Bleu.

En voilà encore des gradés qui ne sont pas dans une musette !

Très militaire, le sous-off R..., qui veut faire crever les troubades ;

Très pacifique le brigadier qui a estropié Boulay ;

Et quel guerrier, le sous-off qui a fendu la cafetière à un officemar !

Donc, il n'y a pas à tortiller : la barbarie militaire n'est pas un phénomène anormal, une tare particulière à tel ou tel gradé, — elle est le résultat fatal de la profession militaire.

## Le Naufrage du « Pauillac »

Le « Pauillac », était une grande carcasse de navire, tout juste bon à faire du bois à brûler.

Depuis des ans et des ans, chaque fois qu'il sortait du port, c'était des transes continuelles pour ceux qui le relouquaient filer : toujours il lui arrivait quelque anicroche, — et ça a duré jusqu'à l'inévitable avaro : ces dernières semaines le « Pauillac » a fait un plongeon définitif dans la grande tasse.

Les grosses légumes de la Compagnie transatlantique n'ont pas été épâtées : les chameaux savaient leur bateau tout déglingué, mais, pour s'éviter des frais de réparation qui auraient coûté plus cher que ne valait le bateau, ils faisaient semblant d'ignorer le fourbi.

Kif-kif les galonnards qui gueulent « marche ou crève ! » aux troubades, les grands maîtres du « Pauillac » voulaient que leur bateau « navigue ou coule ! »

Et il a coulé, nom de Dieu !

Il n'est pas le seul bateau qui ait eu une fin semblable, — et il ne sera malheureusement pas le dernier.

Seulement, les grosses crapules de la Compagnie vont se trouver embêtées, — moins pour le naufrage lui-même que pour le chargement dont était farci le « Pauillac ». Il trimballait, de New-York à Paris, une tapée de machines et de bricolles diverses, à destination du grand débarras du Champ-de-Mars.

C'est ça, qui a attiré l'attention des différents :

Tout le monde s'est intéressé au sort du « Pauillac » — moins à cause des pauvres bougres qui le montaient qu'à cause de son chargement.

Sans cette veine, le « Pauillac » aurait disparu sans étonner tant de gens.

Or, tout fait supposer qu'il a coulé bas !

Il y a cinq semaines qu'il devrait avoir touché en France, — étant parti de New-York le 3 février, — c'est-à-dire depuis trois semaines.

Qui sont les responsables du naufrage ?

Inutile de le demander : ce sont les grosses légumes de la Compagnie.

Et même, on peut dire qu'il n'y a pas que naufrage, — il y a crime !

Les quotidiens ont publié déjà quelques lettres de pauvres bougres servant à bord du « Pauillac », — lettres qui indiquent combien le danger était grand à bord de cette vieille carcasse.

Lors de son avant-dernier voyage, de France à New-York, — entrepris à fin décembre, — un sacré accident se produisit à bord, au sortir du port, entre Brest et Ouessant : la bielle de la machine se cassa... et il faisait un vent du diable !

Ce fut une sacrée veine, que ce coup-là. Le « Pauillac » n'ait pas été fichu à la côte et mis en marmelade.

On fit la réparation de bric et de broc et le voyage continua.

La simple prudence aurait exigé que ce maudit navire fut remis à New-York et fichu au rancard.

Mais les jean-foutre de la haute sont insatiables !

Le « Pauillac » dut repartir dans des conditions encore bougrement plus défavorables. Voici, à ce sujet, ce qu'en dit un marin qui se trouvait à New-York à ce moment là :

Vous avez dû voir sur les journaux ce qui est arrivé au « Pauillac », de la Compagnie transatlantique. C'est un navire qui ne tenait pas debout. Parti du Havre, il a dû relâcher à Saint-Nazaire pour avaries de machine. Sur une traversée de quinze jours, il a déjà huit jours de relâche.

Une fois arrivé à New-York, « il a été chargé à couler bas », à tel point que tout le monde avait peur de le voir partir, et que l'équipage s'est presque révolté et a même refusé de monter à bord. Il a fallu l'intervention des gendarmes pour le forcer à embarquer.

Le « Pauillac », à la suite de ces incidents, est parti du port le 3 février au matin. Deux heures après, il était de retour, toujours pour « avaries de machine ». Enfin, le même jour, le voilà encore reparti, cette fois, pour tout de bon...

La cause de la perte du « Pauillac » est surtout due aux experts, aux commissions qui passent à bord. Ces braves gens font le tour du navire où ils savent qu'il n'y a rien à faire. Jamais il ne posent de questions à l'équipage ; ils s'en gardent bien !...

Hein, les bons bougres, sont-ils réussis ces experts qui passent la visite à bord et qui ne voient rien d'anormal sur un bateau où il a fallu envoyer les gendarmes pour forcer l'équipage à s'embarquer, — parce que tous les matelots savaient qu'ils allaient à la mort !

Ces jean-foutre d'experts sont de la même farine que les inspecteurs du travail qui ne trouvent jamais moyen de coller des contraventions aux patrons qui font veiller leurs ouvrières.

Et, plus crapules en ore, sont les matadors de la Compagnie qui ont fait charger à couler bas un navire qu'ils savaient en danger de naufrage à toute minute !

Donc, j'ai rudement raison en disant que le naufrage du « Pauillac » n'est pas un naufrage, — mais un assassinat.

Seulement les assassins ne feront pas connaissance avec la cour d'assises, — encore moins avec Deibler, — ils sont trop riches !

Ces criminels s'en tirent en casquant quelques indemnités, — la belle foutaise !

Ce qu'il y a d'enquiquinant c'est que des crimes pareils ne sont pas rares, — tant sur mer que sur terre.

Dans les Compagnies de chemins de fer, dans les mines, dans les exploitations minières... Partout, nom de dieu les capitalistes jouent avec l'existence de leurs esclaves, — et ils y mettent d'autant moins de scrupules que les profits abondent : pour un d'escofflé, dix se présentent !

## Babillarde d'un Campluchard

### DROITS COMMUNAUX, DROIT D'USAGE

Le 25 mars dernier s'est tenu à Macau-en-Médoc, le 10<sup>e</sup> Congrès départemental de la Fédération girondine, du Parti ouvrier français, et foutez il y avait à l'ordre du jour une question galbeuse : la question des biens communaux de la Gironde.

Qu'on pense ce qu'on voudra sur les guesdistes, je dois reconnaître que ceux de la Gironde se démontent comme de beaux diables. C'est pas l'activité qui leur manque, — et non plus les résultats. A force de se balader en campluchies, ils ont, aux quatre coins de ce beau département, semé des foultitudes de groupes. Partout pénètre leur canard et à la queue leu-leu se suivent leurs réunions, jusques dans les moindres petits patelins.

Aux gas qui ont soupé de la popote électorale, d'imiter cette activité. Y a de la besogne sur la planche pour les anarchos, surtout à la cambrousse ! Et, sans les paysans, les ouvriers ne peuvent rien ; c'est comme qui dirait les deux lames détachées d'une paire de ciseaux ; c'est tout au plus bon à foutre à la ferraille, tandis qu'unis ça tranchera la gargamelle à la société capitaliste.

Revenons donc à la question des biens communaux, nombreux encore dans la Gironde.

On sait que ces biens, et le droit d'usage qui, par ci, par là, subsiste encore, sont aujourd'hui tout ce qui reste de l'ancien communisme des temps passés et c'est pas la faute des bourgeois, s'il reste encore debout une seule parcelle des communaux de jadis.

Pourtant, mille dieux, ça rend encore de sacrés services, dans quantités de pays. — Ainsi, dans les Pyrénées, où il y en a des tas, tout un chacun, fut-il pauvre comme un rat d'église, peut avoir vaches, moutons et gorceis qui se sauvent sur les prairies ou à la glandée communales.

Dans pas mal de communes, les pétroquins dédaignant le cochon des « chacun pour soi », que cherche à nous introduire la garce de bourgeoisie, se paient en commun un « pastrou » communal qui mène dans la montagne le bétail de chacun et de tous.

Ailleurs, Viédaze, c'est des forêts que possède la commune et les paysans vont à la bonne franquette y chercher leur bois de chauffage et de construction.

C'était un droit à peu près pareil qu'avaient trois communes des landes girondines : La Teste, Gujan-Mestras et Arcachon.

Non pas que la forêt fut communale ; elle appartient, au contraire, à des propriétaires tout à fait privés et qui, désormais, se priveront de faire les farauds avec les bons bougres de ces parages. Seulement ces proprios de malheur ont une sacrée muselière, le droit d'usage de tous les habitants.

Le « droit d'usage » (pour les gars qui l'ignorent), c'est la permission laissée à perpète aux campluchards, d'aller quand bon leur semble à la forêt, quérir le bois mort pour se chauffer les abattis et les pins vifs nécessaires à l'édification de leurs turbines.

Ça date de bougrement longtemps cette permission ! La bête seigneuriale d'antan, le capital de Buch, n'avait pu la retirer aux paysans et la Révolution bourgeoise de 1789 qui, pourtant, abolit pas mal de bonnes coutumes, ne put mordre à celle-ci.

Plus forts que la Révolution et plus mariales que le capital de Buch les proprios actuels crurent, il y a un peu plus d'un an, qu'ils allaient en finir une bonne fois pour toutes et estrangouiller d'autor, le sacré « droit d'usage ».

On sait l'histoire : un beau matin le feu se foutit dans les bois, un incendie terre



ble comme on en voit tous les étés dans les flammes n'avaient jamais l'éché leur écor-nom d'un tonnerre !

Une fois euite, les pins sont fouteus. Coupés de suite, ils valent autant que si les amas n'avaient jamais l'éché leur écorces. Se fouteut des usages comme un âne d'un coup de chapeau les proprios les ba-zardèrent à un mercanti de Bordeaux, Ar-mand Beaumartin.

Ah ! ouého ! I s' « u-agers » leur firent bien voir du bois dont ils se chauffent.

Le Beaumartin avait amené ses scieries mécaniques ; des cantines pour le boulot-tare de ses prolos avaient été quillées sur place : les traverses tirées pour le chemin de fer, s'empilaient sur les Decauville, pour se trimballer à la gare de la Teste.

Attends un peu ! On va te leur en fou-tre à ces coupeurs de bois, une rude volée de bois vert.

En face de l'indivualisme bourgeois, du propriétaire, du chacun pour soi les paysans des trois communes vont affirmer le principe communiste du droit d'usage.

Huchés sur des carrioles, musique en tête, riches fleurs et bonnes bougresses s'a-mènent en tas, clamant — malgré les tribu-naux qui laissent pendre la balance du côté des proprios — que le bois leur appar-tient, que nul n'a le droit de le vendre et que les proprios doivent se contenter de la résine que leur juteut les pinadas.

Ca, c'est le premier avertissement !

« Avertissement sans frais », comme dit le percepteur. Gare au second ! Il y aura de la contrainte, attention à la casse.

Sous les regards des cognes qui n'osent bouger, les trains sont chavirés, les bois dépiotés à coups de scie, de hache ou de serpe ; les cantines du Beaumartin sont fi-chées les quatre fers en l'air, et la gare de la Teste est envahie par des foultitudes de gas à poil.

Tout le monde est là, nom de dieu, tous les types des trois communes, — les mé-nagères aussi, et même le loupiots, pé-caire !

L'émeute ronfle, capot de dioux ! Le vent de rebiffe souffle en tempête.

Une telle attitude porte ses fruits : Beau-martin a le venette et renonce à l'exploit-ation, — le capital cane, le communisme triomphe !

—o—

Reste aux crapulars, une fois la cacade passée, de faire réviser le jugement popula-ire des émeutiers par les grippe-minaud du tribunal de Bordeaux.

L'affaire est venue ces jours-ci et malgré que l'émeute soit déjà de l'histoire ancien-ne, les « attendus » des juges s'en res-sentent un tantinet.

Les enjuponnés qui, avant le chambard, donnaient carrément gain de cause aux proprios, se dédisent aujourd'hui, kif-kif l'auvergnat légendaire : le droit des « usa-gers » est reconnu, les propriétaires ne sont maîtres que de la résine, — ils n'ont pas le droit de vendre une branche !

Il est vrai que, de suite après, pour nous faire voir comme leur esprit est de guingois les chats-fourrés ont accordé au Beaumar-tin une indemnité de 23.000 balles.

Cette indemnité sera payée par les com-munes de Gujan-Mestras et de la Teste, au moyen d'impôts spéciaux, dont seront exemptés les propriétaires.

Canaille et loufoquerie sont, certe, la substance de ce jugement qui, néanmoins, consacre le principe communiste du « droit d'usage ».

—o—

Ohé ! les guesdistes girondins qui re-grettez la disparition des biens commu-naux et qui subordonnez votre action à la conquête des Pouvoirs Publics, voilà l'his-toire qu'il fallait dégoiser à Macau ;

Voilà l'exemple qui prouve, clair comme de l'eau de roche, que l'action des intéres-sés vaut plus que toutes les votalleries du monde et que les Pouvoirs Publics, — soient-ils des Pouvoirs en jupons, — sont bougrement influencés par le populo !  
Le père BARBASSOU.

Le PÈRE PEINARD est mis en vente :

A PARIS : Tous les jeudis matin, — par l'intermédiaire des porteurs du Petit Parisien.

EN PROVINCE : Les expéditions sont faites par les Hachette

## LES ANTI-PROPRIÉTAIRES

PAR JULES JOUY

—o—

On les déménagera  
Les malheureux locataires ;  
On les déménagera ;  
Le concierge en crevera.

Vous qui n'avez pas d'argent,  
Demandez les pauvres hères,  
L'coup d'épaupe intelligent  
Des anti-propriétaires.

Honnêtés filles sans le rond,  
Pâis et tristes ouvrières,  
Lugubre chair à patron,  
Nous sau'rons vos pauv's affaires.

Pauvres vieillards aux abois  
Dont les fils sont militaires,  
Appérez la cloch' de bois :  
Elle sonn' pour tous nos frères.

Tristes veuves sans emploi,  
Petits gosses restés sans pères,  
A la barbe de la loi  
Nous soulèg'rons vos misères.

Vous qui rôdez sous le ciel  
En l'gardant l'eau des rivières  
De vos magu'reaux maitr' d'hôtel  
Nous défonce'rons les ca'tières.

Du rez-m' chaussée jusqu'en haut  
Sur les pip'lets déléterés  
Nous cog'rons et, s'il le faut  
Nous ouvrirons les portières.

On les déménagera  
Les malheureux locataires ;  
On les déménagera ;  
Le concierge en crevera.

## Les Grèves dans l'Aube

Troyes, le 10 avril.

Mon vieux Peinard,

Comme je le faisais pressentir la semai-ne dernière, la grève générale est terminée.

Plusieurs ateliers sont maintenant ren-trés avec les concessions consenties avant la grève, c'est-à-dire : suppression des frais d'éclairage, vapeur, balayage, etc., et promesse d'examiner et de réviser les tarifs, plus tard, s'il y a lieu.

Cette « promesse » est un beau lapin. D'ailleurs, c'est « plus tard » et seulement « s'il y a lieu », que les singes verront à te-nir ou non, leur « promesse ».

Les grévistes qui ont obtenu le résultat le plus palpable sont ceux du bagne Poron, où il existait une prime de dix pour cent qui était complètement ratiboisée si, par une déveine quelconque ou une raison va-lable, un ouvrier manquait ou arivait UNE SECONDE en retard.

Il est arrivé à plus d'un prolo de s'ame-ner à la galope et d'être déjà dans la cour lorsqu'on fermait la deuxième porte. Tant pis pour lui ! Pour ce retard, qui n'en était pas un, il perdait sa prime de dix pour cent, non pas sur son salaire de la jour-née, — mais sur le salaire de toute la quin-zaine.

A l'avenir, un retard sera puni d'une amende de cinq sous.

—o—

Les « cafards » tiennent encore bon. Si ce n'était la résistance de ces jeunes gas, qui ne veulent pas rentrer avec la peau, et qui parlent de continuer jusqu'au bout, la grève serait finie.

Mais, malgré qu'ils soient d'attaque, il est à craindre que les bons bougres de « ca-fards » soient obligés de mettre les pouces ; les bonnetiers les ont plaqués et comme ceux-ci ne peuvent rien faire tout seuls, ils vont influencer les « cafards » et les déci-der à rentrer.

La dernière manœuvre des patrons, dans ce but, est celle-ci :

Chez Lange, il a été dit aux bonnetiers qu'ils ne doivent pas s'absenter de l'ate-lier, même s'ils n'ont pas de « cafards », sous peine d'être considérés comme ne fai-sant plus partie de la boîte.

Bien plus, on exige d'eux qu'ils amènent des cafards ou, à défaut, leurs femmes pour cafarder.

—o—

Les ouvriers de chez Poron doivent-ils leur victoire à leur calme énergique ? Il est permis d'en douter !

Le coup de barbotage de la prime était un vol tellement manifeste, qu'il ne pou-vait pas durer ; d'autre part, l'exploiteur

Léon Poron a eu des boniments tellement idiots et crapules, qu'il a écorné tout le monde, et il s'est mis en telle posture, de-vant l'opinion publique que, pour être pas méprisé encore davantage, il a cédé.

Quant aux voyageurs en « calme énergi-que » ils se sont quelque peu chicés, ces derniers temps.

Ca n'a pas été mauvais ! Les turbiners ont ruminé sur les façons d'agir des bon-zes du socialisme et leur confiance s'en est trouvée ébranlée.

Bien des bons bougres ne se gênent pas pour dire qu'on se serait facilement passé d'eux.

Et c'est pourquoi on peut conclure que cette grève aura été utile au développement des idées révolutionnaires et anti-politi-cardes, en ce sens que beaucoup de prolos sont maintenant convaincus que la meil-leur manière d'avoir ses affaires bien fai-tes, — c'est de les faire soi-même.

Puisse la leçon profiter !

FREEDOM.

## LA CLAIRIÈRE

« La Clairière », une chouette pièce qui se joue au théâtre Antoine, est la mise à la scène d'un problème social qui turlupine plus d'un bon bougre : la mise en pratique, dans la société actuelle, du communisme.

« La Clairière » est l'œuvre de deux col-labos qui connaissent bougrement l'art, Lucien Descaves, les questions économi-ques, et l'autre, Maurice Dornay, le théâ-tre. Aussi l'endroit est bien venu : il est vi-goureux, cheutmetra longtemps et sèmera des idées.

La Clairière, colonie communiste est fondée en plein cœur de la société capita-liste, grâce à un vieux philanthrope, le père Mounet, qui a laissé en héritage un domaine à Rouffieu, un copain tailleur qui rêvait de colonisation sociale.

Le gas choisit quelques copains au petit bonheur, et voilà toute la smala, hommes, femmes et gosses, qui débarque à la Clai-rière, pas loin de la petite ville de Vil-liers.

Les premiers moments sont durs : le domaine est en friche, la baraque tombe en ruines, les colons manquent de galette et, qui plus est, ils sont reluqués de travers par les pétrousquins des alentours qui ont tôt fait de baptiser « sauvages » les nou-veaux venus.

Mais, bon dieu, on a du cœur à la besogne ! C'est pour soi qu'on turbine et non plus pour un patron ; puis, aussi, on a le désir de prouver aux bourgeois que les idées communistes n'ont rien de loufoque, sont tout à fait pratiques. Tant est si bien, que les mauvais jours du début font place bientôt à une aisance relative.

Les choses en sont là quand commence la pièce :

Au premier acte, Rouffieu fait la con-naissance du docteur Alleyras qu'il est allé voir à la ville pour lui demander de soigner un pauvre vieux que les colons de la Clai-rière ont recueilli.

Puis, s'amène une jeune gosseline, Jean-ne Sourricet, à qui le rejeton d'un politi-card, — radical-socialiste-indépendant... et tout ce qu'on voudra ! — a conté fleuret-te et abandonnée avec un polichinelle dans le tiroir.

Le père Verdier aurait voulu que le doc-teur fasse passer le gosse à la petite, mais celui-ci ne veut rien savoir !

Jeanne lui explique la situation et le doc-teur, la prenant en pitié, l'envoie à la Clai-rière où elle est bien accueillie et où elle fait l'école aux gosses.

Là, parmi des gas émancipés de tous pré-jugés, y a pas de pét qu'on reproche à Jean-ne d'avoir enfanté sans la permission du maire et du curé... c'est du moins ce que suppose le docteur Alleyras.

—o—

Au second acte, nous sommes à la Clai-rière où les compagnons turbinent en chœur, — en vrais frangins !

Aussi, la joie déborde.

Le père Verdier s'amène, histoire de faire la place pour son candidat. — Il est reçu que c'est un vrai beurre ! on le chine dur et on crosse la politocaille, la votalle-rie, toute la putainerie autoritaire.

Le bière s'en va l'oreille basse !

—o—

Au troisième acte, le docteur Alleyras qui a pris pour compagne une ouvrière



sans user du conjungo. — un peu par répugnance du mariage, mais surtout parce que, déjà marié avec une chipie, sa légitime, dont il est séparé, ne veut rien savoir du divorce, — est en lutte aux clabaudages de la petite ville. Sa clientèle le plaque à la queue leu-leu et il est d'autant plus mal vu qu'il fréquente trop les « sauvages. »

Quand ces débinages ont mis le comble au dégoût qu'ont de la société actuelle le docteur et sa compagne, ils décident d'aller s'installer à la Clairière.

Là, au moins, ils espèrent être heureux, on ne leur jettera pas la pierre parce qu'ils ne sont pas mariés...

—o—

Au quatrième acte, nous apprenons que les chichis commencent à enténébrer le séjour de la Clairière.

Le premier moment d'emballément passé, comme les colons sont à l'étroit dans la petite colonie où ils sont parqués, kif-kif des pestiférés, — isolés du milieu ambiant, — les caractères s'aigrissent, les préjugés reprennent le dessus et le désaccord est en germe.

Jeanne, l'institutrice fille-mère et la compagne illégitime du docteur Alleyras sont reléguées de travers par les femmes « légitimes » des autres camarades. Elles sont traitées de bourgeois, de pimbèches...

Autre cause de tiraillements : l'amour !... L'un des colons, un anarcho, qui est entré à la colonie avec le pressentiment de la déconfiture fatale, aime Jeanne et est aimé d'elle.

Mais la femme de Rouffieu en pince pour lui et, furieuse d'être délaissée, elle le dénonce comme réfractaire.

L'anarcho, dont l'esprit propagandiste s'est attiédi à la colonie songe illico à se laisser arrêter pour protester ainsi contre la servitude militaire... Mais l'amour l'atténué !

Ici encore se note l'influence réfrigérante de la femme, — trop souvent conservatrice — et qui, même inconsciemment, entraîne l'homme à l'inaction et quelquefois à des faiblesses.

Voici que le conseil de famille se réunit : les rancunes qui jusqu'ici ne s'étaient pas fait jour s'étaient et on sent que la colonie agonise !

Deux des colons, deux culs-terreux, qui n'ont pu se dépêtrer de la manie d'empiler des pièces de cent sous, quittent la Clairière.

Puis, c'est la femme de Rouffieu qui crache sur le seuil après avoir reconnu sa dénonciation.

C'est la dislocation !

A ce moment, l'un des gas a un geste symbolique : à grands coups de canne, il démantibule le buste du philanthrope Mounet, installé au-dessus de la porte.

— Tout ce qui arrive, c'est la faute à ce cochon-là !

Hé oui, c'est parce que la générosité de ce brave homme a fait perdre de vue à ces bons bougres que la société est un tout vivant et qu'il n'y a pas mèche de s'en isoler, — et encore moins de s'émanciper isolément ! — que sont nées les chicanes actuelles.

Les gas avaient cru attacher aux flancs de la Société capitaliste un nid bien douillet où ils seraient à l'abri des commotions, où s'éteindraient les préjugés et les passions.

Erreur ! Ils n'avaient pas vu, qu'au contraire, grâce à l'entassement de la colonie, grâce aux relations trop fréquentes, à l'impossibilité de s'éloigner les uns des autres, les germes de discorde allaient acquérir une virulence — au moins aussi grande que dans la société qu'ils venaient d'abandonner.

—o—

Le cinquième et dernier acte est une sorte d'examen de conscience de ceux qui ont entraîné la déconfiture de la colonie.

L'anarcho va partir, Jeanne le suivra bientôt, — à l'étranger.

Quant aux autres, ils restent pour tâcher de cicatriser les blessures et de ramener le bon accord à la Clairière.

Et comme Rouffieu se désespère, craignant de n'y pas réussir, l'anarcho dit les paroles définitives et consolantes qui affirment l'utilité de l'action quand même et la valeur propagandiste de tout effort.

## EN BANLIEUE

—o—  
SAINT-DENIS

RIGOLADE CHRETIENNE. — En l'honneur de la fête des Rameaux, un sous-off et plusieurs échappés de jésuitières, anciens élèves des ignoianlins, étaient attablés, dans la nuit de samedi à dimanche, chez un bistrot de la République.

En attendant l'heure d'aller communier, les birbes pompaient dur et leur conversation roulait sur les diverses opérations, passes et becottageux auxquels s'adonna le pigeon fameux qui encastra madame Joseph.

Faut croire que la conversation, plutôt drôle, tournait au flamidienisme car, à un moment donné, le sous-off s'adressant à un de ses interlocuteurs, lui dit :

— Je parie que vous ne me baiserez pas le cul ?

— Avec ça, dit l'autre, je parie que ci !

— Je tiens !

— Parions !...

Le pari fut engagé. Les échappés de jésuitières furent pris à témoins et, devant tout ce monde, le sous-off rendit hommage à la vaillance de l'armée française : il se déculotta et tendit sa deuxième figure à son partenaire.

Celui-ci, que l'héroïsme militaire n'enflammait pas, fit la moue et, après avoir frotté son museau sur une joue, il recula.

Les assistants, émoustillés par ce combat, protestèrent :

— Les deux ! C'est toutes les deux qu'il faut embrasser !...

L'élève flamidien, ne voulant tout de même être tenu pour manquer d'héroïsme s'exécuta.

Et les andouillards qui avaient assisté au spectacle d'applaudir, de jubiler, et de lier davantage !

Tandis que le commun des consommateurs, écoeuré par ces mœurs de casernes et de jésuitières, foutait son camp en faisant des réflexions qui n'étaient guère à l'honneur de l'armée et la calotte.

Le bistrot lui-même avait une envie folle de foutre tous ces sagouins à la porte. Mais, comme ils avaient pas mal « guindaté »... et qu'il tenait à être payé, — il ferma son bec.

Par exemple, le lendemain, il conta la saloperie à qui voulait l'entendre.



Fourbis de Cauvin

SALEUX. — Ainsi qu'il a été dit la semaine dernière, l'exploitation est terriblement dégueulasse dans la boîte à Cauvin, — comme dans toutes les boîtes d'ailleurs !

Mais, dans la turne de cet animal, ça se complique de toutes les cheries que la singe impose à ses prolos.

Ainsi, un exemple : lorsqu'un bon fieu a son métier qui casse, ou qu'il attend après du travail, — serait-ce cinq minutes après la rentrée et dut-il attendre plusieurs jours — il n'a pas le droit de sortir.

Il faut qu'il soit présent, malgré qu'il ne soit pas payé ; il doit attendre cinq ou six heures à la même place.

Et, gare à l'amende, s'il s'avise d'aller babiller avec un copain !

Le bon bougre a beau objecter qu'au lieu de perdre son temps à se rouler les pousses il préférerait aller dans les champs où il a du travail, — le singe s'en fout !

« Tu es ici, et tu y resteras, parce que telle est ma volonté ! » voilà le raisonnement du capitalo.

Or, comme je viens de le dire, le grigou ne paie pas le temps qu'on reste à sa boîte. C'est déjà bien beau qu'il paye le travail fait, — et heureux de n'en pas mettre de sa poche !

Dam, si exorbitant que ça paraisse, des fois, c'est tout juste si on n'en est pas de sa poche.

Exemple : un pauvre bougre, qui a un gosse à nourrir, a gagné, en huit jours, à coudre des sacs, 46 sous.

Oui, nom de dieu, qua-ran-te-six-sous !! Soit, à peu près, sept sous par jour !

Eh bien ! y a plus épatant : le sous-directeur, un sale mec, après avoir cassé 8 aiguilles à la copine a eu le culot de les lui faire payer à raison de deux sous pièce,

— soit seize sous à retenir sur une journée de sept sous.

La malheureuse a donc été obligée de travailler deux jours pour payer l'imbécillité du sac-à-mistoufles !

Ce qui n'empêche pas les exploités d'affirmer, — avec un jésuitisme à rendre des points à Barbe-à-Poux, — que les ouvrières gagnent 2 fr. 65.

Ah ! oui, parlons-en des salaires !

Il y a pas que la femme qui est grugée dans ces proportions !

Que dire de cet autre qui, en douze jours, a gagné onze francs ? Où sont donc pour ces pauvres gas, les 3 fr. 75 de salaire quotidien annoncé à grands flaffas ?

Il ne faudrait pourtant pas croire que les turbineurs se laissent monter le job jusqu'à la gauche. Ils voient de quoi il retourne..., mais ils se contentent de groumer.

Ça ne durera pas à perpète et, le jour du rendement de comptes, les bons bougres seront d'autant plus enrégés qu'ils en auront enduré de plus dures. — et c'est pour le coup que la liquidation ne sera pas piquée de vers !

### Nouveau syndicat

BREST. — Les prolos de l'arsenal viennent d'emmancher un syndicat, afin de tenir en respect l'Etat-Patron qui les exploite et les gruge.

Jusqu'ici, grâce à la formidable pression exercée par le chien de garde de l'Etat les gas de l'arsenal n'avaient pas une telle initiative, — aussi ça promet !

Seulement, par cela seul qu'ils ont l'Etat pour patron, ces prolos sont dans une situation fautive et qui les pousse à faire de la politique — malgré qu'ils n'en aient pas envie.

Ainsi, dernièrement, histoire de se faire mousser et de semer pour les élections prochaines les bouffe-galette élus par les populations maritimes avaient demandé que les salaires des prolos des arsenaux soient augmentés.

Comme les députés terriens se fichent de ça, comme ils n'iront jamais se faire élire ni à Brest, ni à Toulon, ils n'ont rien voulu savoir. Aussi s'est-il trouvé 300 et quelques bouffe-galette pour repousser l'augmentation que 200 autres désiraient.

Les prolos brestoix ont remercié ces derniers de leurs bonnes intentions et flétri les autres.

Mais, non de dieu, s'ils veulent améliorer leur sort ils feront mieux de compter sur eux-mêmes et de négliger les députés.

Pour avoir raison d'un patron, — quel qu'il soit, — y a rien de tel que de lui montrer la trique !

### Propagande électorale

TARARE. — L'autre jeudi, les députés sociaux Palix et Poulain s'amènèrent à Tarare pour conférer; il s'agissait de préparer la conquête de la volière municipale par les sociaux.

Le socialo à la manque, Mulet, présidait, — un type qui reluque de travers le syndicat des brodeurs... parce qu'on n'y fait pas de politique !

Il s'agissait de démontrer aux bons bougres que l'action économique doit céder le pas aux ragougnasses électorales et aux tripotages politiques.

C'est toujours le même fourbi de dérivation : on tourneboule le populo avec des couillonades et on lui fait perdre de vue la seule et unique solution, — la bonne ! qui consiste à dégorger les capitalos.

### E'cole abrutissante

EPINAL. — S'il y a un métier qui exige de la douceur, de la patience, et qui exclut la brutalité, les emballéments, la colère, c'est le métier d'instituteur.

Les éducateurs de gosses devraient être tout miel et tout sucre !

Je t'en fous ! Plus souvent qu'à leur tour ils sont hargneux et lèvent la patte sur leurs élèves.

C'est ainsi qu'à Golbey, un petit patelin distant de trois kilomètres d'Epinal, mercredi dernier, l'instituteur de l'endroit a tarabusté un gosse et l'a collé en pénitence toute l'après-midi.

Pourquoi ça ? Parce que le gosse était arrivé cinq minutes en retard, — et voilà la raison :

Le porteur du « Petit Parisien » distribuait des feuilletons-réclames avec des images enluminées. Le gosse prit une feuille et joyeux porta l'image à sa mère.



Ça le fit arriver en retard à l'école. Or, comme ce retard n'était pas le résultat de flâneries ou de feignantes, mais provenait du désir qu'avait eu le gosse d'être agréable à sa maman, le maître d'école aurait pas dû récriminer, — encore moins aper!

Je sais bien que si les instituteurs sont légers quelquefois, la faute en est moins à leur mauvais caractère qu'aux cheries de l'existence qui leur est faite, — et aussi aux préjugés autoritaires dont on les a bourrés.

Qu'importe ! c'est une explication, — mais ce n'est pas une excuse.

### Chouettes conférences

DIJON. — La compagne Séraphine Pajaud vient de faire trois conférences dans la Côte-d'Or.

Les deux premières, ont eu lieu à Dijon; l'une, dans la salle de Flore où, devant huit cents auditeurs, Séraphine Pajaud a richement croisé les césariens et les calotins; les empapaoutés des cercles catholiques s'étaient amenés, espérant faire du joucan; mais l'attitude sympathique de la majeure partie des auditeurs leur a fermé le bec.

A la deuxième réunion, qui a eu lieu salle Fauveau, ces merdaillons avaient évité de venir; ils avaient renflé l'odeur des marons et des châtaignes!

C'est dimanche qu'a eu lieu la troisième conférence de Séraphine Pajaud, à Laumes, une petite campluche des environs; les paysans s'étaient amenés nombreux et ils ont écouté avec autant de plaisir qu'ils auraient mis à boire du vin blanc, les arguments de la copine.

## BABILLARDE D'UN TRIMARDEUR

### DANS LE SANTERRE

Je viens de traîner mes guêtres dans le Santerre, pays où l'on exploite les turbinateurs de la bonneterie.

Dans les patelins de la Somme qui composent cette ancienne subdivision de la Picardie, après de longs chômages, le travail reprend.

Les métiers anglais, saxon et circulaire marchent à qui mieux mieux. Le turbin pressé, Les exploités passent de longues heures sur leur banc.

Les singes vont ratiboiser de la bonne galette.

Pendant plusieurs années: « ça ne marchait pas ». Aussi les salaires avaient été successivement abaissés par les capitalistes toujours aux aguets pour découvrir des prétextes de diminution.

D'après la théorie des exploités quand le turbin est rare, le salaire doit s'abaisser. La conséquence de ce principe est que le salaire doit augmenter quand l'industrie est prospère.

Cependant, il n'en est rien. Le salaire de famine est encore en usage malgré l'activité de la production.

L'emploi de métier saxon permet de livrer rapidement à la consommation un grand nombre de pièces (gilets de laine) les façons, néanmoins, sont si peu rétribuées que les turbineurs s'étiolent dans la misère.

Si les singes comprenaient leurs véritables intérêts, s'ils n'étaient pas d'une rapacité incroyable, ils prendraient l'initiative d'une augmentation.

Riches et cléricaux, pour la plupart, ils ont dans les temps prospères, édifiés des châteaux, des villas. Leur « affaire est faite! »

Quelques sous de plus aboulés à leurs esclaves ne les priveraient de rien et ces pauvres gas auraient le moyen de ne pas tortorer leur pain sec, arrosé de sirop de grenouille.

A Troyes, on a consenti à dix pour cent d'augmentation de salaire.

Mais une semblable idée — « augmenter » — n'entrera jamais naturellement dans le ciboulot d'un capitaliste. L'animal préfère se laisser acculer par la grève ou quelconque résistance de ses prolos. Le malheur est que, dans ces luttes, c'est surtout le turbineur qui pâtit: il crève la faim... avec ce calme qu'enseignent les politicards.

Et pourtant, y a pas à tortiller: si les ouvriers, malgré les avaros qui peuvent en résulter pour eux, ne se risquent jamais à partir en greve contre leurs singes, leur sort serait encore plus pitoyable qu'il n'est. C'est pour le coup qu'on leur servirait des salaires de famine!

Pour en revenir à la situation, dans le Santerre, à Corbré, à Villers-Bretonneux, à Marcelcave, à Rosières, à Morcuil, etc., partout la situation est la même: turbin actif, salaire insuffisant!

GUERDAT.

## Le Père Peinard à l'extérieur

### ITALIE

LE PROCÈS ACCIARITO. — Les bons bougres se souviennent des crapuleuses manigances dont a été victime Acciarito, depuis sa condamnation: les gardes-chiourmes, — directeur de la prison en tête! — l'ont torturé physiquement et moralement et après l'avoir rendu à peu près loufoque, il lui firent déclarer qu'il avait eu des complices dans son attentat raté contre Umberto.

Quatre innocents furent ainsi arrêtés et ce n'est qu'après plus de dix-huit mois de prévention qu'ils viennent d'être acquittés.

Un premier procès se dévota à Rome, l'an dernier, et il fallut suspendre les débats, quand fut dévoilé l'infamie de l'accusation.

Sur ce, les enjuponnés imaginèrent de recommencer le procès devant la cour d'assises de Teramo, espérant trouver là des jurés plus dociles.

Les marchands d'injustice en ont été pour leurs frais!

Acciarito, malgré qu'il n'ait plus la tête bien solide, a formellement déclaré que toutes les déclarations qu'on lui a extorquées sont le résultat des tortures qu'on lui faisait subir et que ses prétendus complices sont innocents.

Forcé a donc été de les acquitter!

Oh mais, il se peut que la police prenne sa revanche. Rien ne lui est plus facile, grâce aux « lois scélérates » italiennes. Il suffit que les acquittés soient considérés comme « suspects » par la postaille et, sans jugement, par simple mesure de police, ils peuvent être déportés dans les îles, — c'est ce qu'on appelle le « domicile forcé ».

Et ça s'est vu, plus d'une fois, nom de Dieu!

On a vu des bons bougres, proclamés innocents par les tribunaux et, de suite après, la rousse a expédiés au domicile forcé.

Espérons que les innocents qui viennent, grâce à la crapulerie des gardes-chiourmes, de s'appuyer près de deux ans de prévention, pourront s'éviter ce nouvel avaro.

## Communications

SYNDICAT LIBRE DES IRREGULIERS DU TRAVAIL ET DES HOMMES DE PEINE. — Samedi 8 heures et demie, Salle des Omnibus, 27, rue de Belleville, tirage de la tombola de la fête du 18 mars. Conférence par Lefrançois, ancien membre de la commune; sujet: « La Commune et le quatrième Etat ». François Prost traitera sur « L'idéal anarchiste ».

BIBLIOTHEQUE D'EDUCATION LIBERTAIRE, 26 rue Tilton (faubourg Antoine). Programme de la semaine:

Samedi 14 avril. Jean Marestan: « L'anarchie et le Communisme révolutionnaire ». — Mercredi 18 avril. « Le Congrès de 1900, les mesures à prendre (très important) ». — Samedi 21 avril. Ch. Malato: « Religion et Magnétisme animal ». — « Expériences d'hypnotisme » par Auguste Cosyn.

BIBLIOTHEQUE D'ETUDES SOCIALES DES EGAUX DU XVIIIE, 85, rue de Courcelles. — Samedi, 14 avril, Causerie amicale de Liard Courtois. Mardi, 17 avril, Cours de mathématiques, par le camarade Alb. Bloch; mercredi, 18 avril, causerie de Dastattd, sur l'immoralité des religions.

Les camarades désireux de se procurer la brochure de Henri Fisly: « En conquête vers l'Etat naturel », sont avisés que le prix a été fixé à 0 fr. 15 l'exempl. franco, réductions pour vendeurs, demi-prix. Envoyer commandes avec montant à l'auteur Henri Fisly, 14, rue Jean-Robert, Paris. Prière de ne pas envoyer de timbres étrangers.

Paraitra prochainement: « Voyage au beau pays de Nature », du même auteur, proses et vers.

« La Basoche », groupe libre de clercs d'huissiers, avoués, notaires, etc. — Permanence tous les mardis et vendredis soirs, de neuf heures à onze heures. — Renseignements gratuits: S'adresser au secrétaire, C. Perrin, au café Pillaud, 85, boulevard Magenta, Paris. Tous les jours, de neuf heures à onze heures du matin, permanence par Pennelier.

LES QUATRE-CHEMINS. — Les libertaires des Quatre-Chemins, Pantin, Aubervilliers, se

rencontrent tous les samedis soir à l'endroit habituel.

AMIENS. — Les libertaires amiénois, lundi 16 avril, balade familiale à la campagne. On partira le matin.

Samedi, 14, réunion au Cent de piquet, faubourg de Ham.

LIMOGES. — Groupe de la jeunesse libertaire. Samedi, 14 avril, à 8 heures et demie du soir, réunion au local habituel.

Causerie par un camarade de passage.

CONFERENCES SERAPHINE PAJAUD. — Samedi, 14 avril, conférences à Besançon; dimanche, à Dôle et ensuite, dans différentes localités du Doubs.

BORDEAUX. — Les anarchistes de la ville et de la banlieue se réunissent à présent rue des Augustins, numéro 35, au « Café des Réunions » (ex-café de Russie), le débit de la rue de Roquetaure étant momentanément fermé. Les camarades sont priés d'y venir.

BARBANTANE (B.-du-R.). — Le groupe « Les Egaux »; se réunit tous les mercredis soir à 8 heures et demie, au café du Cheval-Blanc. Tous ceux qui peuvent disposer de brochures, sont priés de les envoyer au camarade J. Sellenet, chez M. Audebert, Maréchal, ou à J. Verez-Vannier, à Barbantane (Bouches-du-Rhône).

NIMES. — Jeunesse libertaire. En face de la période électorale qui va commencer, des jeunes camarades pensant que la période d'acalmie doit cesser, font appel à tous les lecteurs des journaux libertaires, aux camarades et à tous ceux qui comprennent l'action néfaste du parlementarisme. Ils organisent le 14 avril, une grande soirée familiale, au café Dayre, rue de la Vierge, 27.

Chants, poésies, causeries sur divers sujets. Les Arts dans la Société: « L'Éternelle » ou les mondes sont-ils habités? L. Société future, par les camarades Jules Guiry, Casimir Mazère, Souverain Adrien.

Les camarades Adrien Maras et Auguste Moussien, continuent la journée de conférences de propagande qu'ils ont commencées dans le Gard, l'Hérault, Vaucluse, prient les groupes ou camarades de vouloir bien rentrer avant le 22 avril courant, en communication avec le camarade Adrien Maras, rue Petit, numéro 2, Nîmes.

LYON. — Le groupe anti-militariste organise une ballade champêtre pour le lundi de Pâques.

Les camarades désirant y participer sont invités à se réunir au café de l'Isère, rue Paul-Bert, 26, à midi et demi.

On se dirigera sur Tassin-la-Demi-Lune. Les camarades de Lyon voulant louer un local et monter une bibliothèque donneront, d'ici quelque temps, une fête qui comprendra conférence, concert, bal et tombola.

Ceux qui pourraient faire parvenir des lots sont priés de les envoyer aux adresses suivantes: Michard, rue Garibaldi, 206; Massou bre, 64, rue Mazenod; Salignac, rue Vendôme, 245.

La liste des lots et la date de la fête seront donnés ultérieurement.

### PETITE POSTE

C. Oignies, — V. Bizeau, — B. Budapest, — M. Frugère, — L. Créusot, — V. Nîmes, — T. Amiens, — B. Monnal, — reçu timbres et mandats; merci.

— Pucheret, à Epoye, demande des nouvelles et l'adresse de Fourdrinier.

— Lyon: le camarade d'Oulins, qui a demandé à ce qu'on fasse une collecte pour nos camarades de Genève, est prié d'aller chez Michard, 206, rue Garibaldi, Lyon.

Le père Lapurge et un camarade de Troyes sont priés de se mettre en correspondance avec Michard, Lyon.

## SOUSCRIPTION

### POUR

aider à la publication du PÈRE PEINARD

P. Epoye, 0 50. — Groupe libertaire de Combes-la-Ville, 7 fr. — Un bon bougre de Cholet, 0 75. — Trouvé rue Rambuteau, 1 fr.

Tarare: Colombin, à bas la calotte, 0 50; Sylvain, mont aux Jésuites, 0 10 = 60.

Nancy: Thiery, 1 fr.; Charles, 0 15; Shiffing, 0 15; Jules S., 0 15; Tous égaux, 0 25; Tévé Emile, 0 25; Godard, 0 50; E. D., peintre, 0 30; P. L., 0 25; L., 0 10; S., pour la liberté, 0 25; un typo nancéen anarchiste, 0 25; les croix et les sabres dans la merde, 0 25; E. M., 0 25; M. L., 0 15 = 4 75.

Seraing: P. Ferdinand, 0 50; un bon romand, 0 50; Ventre affamé, 0 50; Antoine N., 0 50; V. Guillaume, 0 20; Usadroy, 1 fr.; D. Jean, 0 25; un bon, 0 25; Joseph B., 0 25; Jules N., 0 50; Joseph D., 1 fr.; Eugène R., 1 fr.; Léopold M., 0 25; Un ami, 0 25 = 8 fr.

Total: 22 fr. 60.

L'imprimeur-Gérant, Louis GRANDIER  
123, rue Montmartre, Paris.



LE PÈRE PEINARD, parait le Dimanche

---



Ventre vide et Ventre plein !